

## **PROLOGUE : LES QUATRE VIES DE ROBERT FILLIOU**

Si le monde de l'art, et surtout les nouvelles générations d'artistes, s'intéressent tellement à l'œuvre et à la personnalité de Robert Filliou, c'est qu'il se retrouve au cœur de questions qui sont celles de la création d'aujourd'hui et des étudiants des écoles d'art. Il existe une présence Filliou. Une évidence Filliou. Il est là, parmi nous. Il n'est pas quelque part, au loin, à l'écart, parmi les valeurs reconnues, protégé, mythifié, magnifié, sacralisé. Il n'est pas devenu un produit, une marque, une marchandise. Son impact est resté actif, intact. Le temps n'a en rien changé ni altéré son image et sa production d'objets plastiques n'est jamais venue contredire ses affirmations et ses prises de position.

Robert Filliou garde quelque chose de fraternel, de chaleureux. L'homme est avant tout un humain, c'est-à-dire qu'il a partagé les mêmes galères, les mêmes duretés que les autres humains. Il a su en permanence faire preuve de drôlerie, de génie, de fantaisie, mais son existence a aussi été violente et pathétique. Il a vécu parfois douloureusement ses contradictions, ses paradoxes, et il a réussi à les unifier et à les pacifier.

La curiosité que suscite le nom de Filliou va aussi avec pas mal de points d'interrogation. On ne connaît la plupart du temps que des pans de son aventure artistique et humaine. Son œuvre est plus importante que ne pouvaient le laisser supposer la spontanéité et l'apparent laisser-aller de l'artiste. Sa production dépasse largement les frontières de l'art. Ce livre est le premier à être écrit et publié sur la vie de Filliou. Il donne des informations, mais il est également l'œuvre d'un ami, d'un poète et d'un témoin de l'état d'esprit de toute une époque et de tout un courant de pensée.

Robert Filliou est un artiste qui a fait de sa vie son art. Et il a voulu qu'il en soit ainsi pour chacun d'entre nous. Il a voulu que notre vie soit vécue de façon plus intéressante, plus vivante, plus consciente, parce que

nous sommes tous des artistes. Nous habitons tous sur le territoire de notre République Géniale. C'était son utopie, une utopie qui n'est pas restée abstraite, conceptuelle, virtuelle, mais qu'il s'est efforcé de mettre concrètement en pratique dans sa propre existence quotidienne et dans celle de ceux qui l'entouraient. Pour lui, l'art n'a jamais constitué une fin en soi et ses propositions s'appliquent à la vie civile, sociale, politique.

À ce propos, il me semble nécessaire de préciser le point suivant : au moment où Robert Filliou est internationalement connu et reconnu et où il est montré dans les lieux d'exposition les plus prestigieux, il n'est peut-être pas superflu de rappeler que son travail plastique n'a pas été conçu pour finir accroché sur les cimaises des musées, mais pour nous aider à mieux voir, à mieux entendre, à mieux concevoir, à mieux sentir. Les pièces qu'il a produites ne sont pas des objets de consommation culturelle. Elles sont des instruments pour notre compréhension, des mécanismes à fonctionnement mental, les simples outils d'un ouvrier de l'imaginaire. Dans la mesure du possible – il est interdit de toucher les œuvres dans les musées – il faut tenter de les garder opérantes, à portée de main et d'esprit.

Quand je pense à Robert Filliou, je pense à sa grande carcasse, à sa beauté marquée, forte, ingrate, à ses yeux agrandis derrière les verres épais de ses lunettes, à sa voix. Oui, j'entends surtout sa voix. Ce qu'il disait, et ses éclats de rire qui punctuaient ses paroles.

Voix, voie, vie se fondent alors en un seul mot.

C'est pourquoi j'ai écrit ce livre sous forme de biographie. Pour montrer que la vie de Robert Filliou constitue d'abord son œuvre, autant que ses textes, ses poèmes, ses actions, ses vidéos, ses objets, qui sont ce qui reste d'un artiste une fois qu'il a disparu. Son existence est une vaste performance. Son existence est un poème qui s'est vécu dans le présent et qui lui a permis d'être attentif et ouvert au réel et aux choses de l'esprit. Son œuvre-vie est exemplaire, à la fois dans l'échec, dans l'humour, dans la plénitude et dans l'exigence consciente de chaque instant.

Le déroulement de sa vie constitue également un parcours initiatique, qui part des années de jeunesse marquées par la guerre et la Résistance, qui se poursuit par une carrière d'économiste au sein du capitalisme américain, qui se continue par la recherche de l'artiste pour enfin s'achever dans la spiritualité, la retraite et la méditation.

J'aurais pu intituler cette biographie *Les Quatre vies de Robert Filliou*, qui se déroulent chronologiquement de la façon suivante : la guerre,

l'économie, l'art, la spiritualité. Il aurait été possible d'en dénombrer plus. Il existe aussi plusieurs autres Robert, le fou, le buveur, le clochard céleste. Le titre aurait alors pu être *Les Sept vies de Robert Filliou*. Et il y a surtout le poète et toutes ses vies qui passent dans sa voix, les mots et le silence, et qui tracent le chemin de sa quête, *La Voie de Robert Filliou*.

**TRACE D'ACCENT INDÉFINISSABLE – LES TROUBADOURS DU LANGUEDOC  
– GAI SAVOIR ET DOCTE IGNORANCE – THELONIOUS MONK – EVIDENCE  
– UNE QUESTION DE SOUFFLE – LA LIBERTÉ DE NE PAS AVOIR RAISON –  
DIFFÉRENTES SORTES DE RIRE**

Il parle.

Dans sa maison aux murs de pierres. Devant un verre de vin rouge de Bandol qu'avec Marianne, ils vont acheter avec leur 4L directement chez le propriétaire.

Il fume ses *beedies* dont la feuille est liée par un fil rose et qui font de jolis petits mégots dans les cendriers. Les *beedies* sont importées d'Inde et ne sont pas vendues en France. On peut en trouver en Suisse chez Davidoff. Muriel, la femme de Gérard Minkoff qui habite Genève, lui en expédie à Flayosc. Elles s'éteignent dès qu'on cesse de tirer dessus et il les rallume avec les allumettes d'une grosse boîte.

Il parle et il rit.

Il y a dans le son de la voix de Robert Filliou une trace d'accent indéfinissable, comme quelqu'un qui n'est d'aucun pays, de partout. Une manière particulière de prononcer les mots, en détachant et en accentuant les syllabes, qu'on peut rattacher à son fond méditerranéen, où on prononce et on articule tout, où on n'avale rien, auquel vient s'ajouter une insistance rythmique américaine. Mais peut-être aussi cet accent indéfinissable est-il celui des habitants de la République Géniale, étrange peuple à peine étranger, « *une définition au-dessus du sol* ».

Robert, à travers les siècles, vient du pays des troubadours du Languedoc. (En ancien provençal, *trobador*, trouveur, *trobar*, trouver, composer.) Lui a-t-on jamais dit qu'il était adepte du Gai Savoir, du *joy* spirituel et de la docte ignorance ? Guiraut Riquier avait créé les titres honorifiques de bachelier et de docteur en Gai-Savoir, au XIII<sup>e</sup> siècle. L'humour érotique était partie intégrante de l'art des troubadours, ainsi que l'idéal chrétien et la spiritualité. Pierre-Jean Olive, né à Sérignan (Hérault) ou Raimon de Cornet, né à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) sont toujours restés fidèles à la pauvreté évangélique et se sont opposés aux riches prélats qui, eux, ne pratiquaient pas l'*usus pauper*, l'usage pauvre, c'est-à-dire l'absence de toute propriété personnelle et collective. « *On est possédé par ce qu'on possède* » affirmait Filliou. Ces valeurs de dénuement sont celles de saint

François d'Assise. Le pape Jean XXII jugeait suspect cet attachement à l'*usus pauper*. Pierre-Jean Olive fut persécuté et plusieurs de ses disciples périrent sur les bûchers, à Avignon et ailleurs, en 1326. Raimon de Cornet est le poète du *joy* spirituel, de la joie mystique. Pour lui comme pour saint François, il n'y a de science du spirituel que dans la docte ignorance, comme il n'y a de salut que dans le dépouillement suprême.

Robert Filliou est un communicant, un orateur naturel. Il a une pureté, une limpidité de langage, un vocabulaire transparent et précis. Peut-être est-ce dû à son bilinguisme, mais on dirait qu'il cherche un maximum de clarté, comme s'il opérait en permanence une traduction simultanée en anglais et en français.

Il parle et il rit.

Et il a ces *hey* et ces *waouhou* qui scandent ses paroles de jubilatoires et musicales ponctuations sonores.

Cet éveil dont il fait preuve dans le quotidien, les rencontres magiques qu'il crée avec les choses et avec les êtres à certains moments, se retrouvent dans la texture même de son discours, où théorie et concepts se mêlent aux anecdotes, où esprit de système va avec drôlerie.

À propos des mathématiciens, il dit : « *Quand ça ne marche pas avec un +, ils essaient avec un -, et hop, c'est reparti !* »

Il est comme un musicien de jazz. Il est comme Thelonious Monk, dans le flux, et qui plaque clac ! sur le clavier des accords logiques clic ! implacables, imparables. Sur scène, Thelonious marche, ours dandy dandinant. Il s'assoit au piano. Tiens, tiens, s'étonne-t-il, quel est ce gros machin, posé, là devant moi ! Ses mains partent et se posent, il interprète magistralement *Evidence*. Il se relève, il tourne sur lui-même. Tiens, des musiciens, au fond de la scène, allons voir ce qu'ils font ! Et il s'approche du bassiste et du batteur, les écoute un moment, tournant le dos au public. Et puis il se rassoit et ses mains jouent les parfaites dissonances qui font la poésie. Thelonious Monk est le poète des musiciens. Robert, qui joue aussi *Evidence* tout au long de son œuvre, ne peut qu'aimer Monk, il cite son nom à la fin d'un texte dans lequel on sent le rythme de la folie qui monte :

*comme un héros populaire  
comme il est deux heures moins vingt  
comme ce que tu dois à ta mère  
comme vouloir que ces enfants soient heureux*

*comme demain  
comme vertu  
comme bouteille  
comme dada  
comme merde  
comme repos  
repas  
comme j'ai l'air triste en écoutant ma joie  
comme Thelonious Monk  
tous ceux qui ont une mission sont des missionnaires*

Robert Filliou est « *un théoricien de la condition humaine* », comme le dit Alison Knowles. Il travaille ses concepts en parlant avec d'autres. Il « met à cuire la théorie, il la fait mitonner ». Souvent, il monologue. Parler fait partie de la performance qu'est sa vie. Il se chauffe, il blague, il déconne, il improvise. Il monte. Plus haut. Il monte plus haut, là où il est presque seul, juste câblé et connecté avec quelques esprits *mad feeling* comme le sien, puis il ne descend plus. Il a la faculté de tenir longtemps sans descendre. Une question de souffle, sans doute. Je me souviens qu'une fois, nous parlions de poésie, il m'avait dit « *La poésie, c'est le souffle.* » Et comme je voulais en savoir plus, il avait seulement répété « *Le souffle.* »

Il ne parle jamais d'art dans le sens où l'on en parle d'habitude, dans le milieu, listant les expositions, les courants artistiques, les positionnements des critiques et des responsables des manifestations. Il ne compare jamais personne avec personne. Il n'exerce pas son intelligence afin d'émettre une quelconque critique ou un quelconque avis sur une exposition, un article de revue. Chez lui, dans sa bibliothèque, pas de magazines, pas de catalogues ni de livres d'art, juste quelques ouvrages d'amis, quelques livres théoriques d'écologie, d'ethnologie, de spiritualité (René Dumont, Alexandra David-Néel, Marcel Griaule, Germaine Dieterlen, Michel Leiris, Gandhi). Il se tient en permanence dans le non-jugement, la non-hiérarchie. Et cette façon d'être finit par devenir une façon de vivre. « *Je suis aimé car je ne suis pas compétitif.* » Mais, bien entendu, il ne peut éviter de se poser la question du discernement. Bien obligé de choisir. Comment faire la part entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Il peut d'ailleurs quelquefois se montrer capable de réactions violentes face à la connerie, face à quelqu'un qui ne veut pas comprendre, qui bloque la situation, qui refuse *a priori* parce qu'il est figé dans une fonction.

Robert Filliou raconte aussi qu'un jour, invité à participer à une exposition dans un musée allemand, il décroche ses pièces pour soutenir de jeunes artistes qui protestent parce qu'ils ont été exclus de la sélection. Il agit par solidarité, mais l'incident provoque le renvoi du conservateur qui est aussi quelqu'un pour qui il a de l'estime. « *On ne sait pas ce qu'on fait quand on fait quelque chose* » dit-il, troublé par ce souvenir. « *On croit bien faire.* »

Il a toujours été préoccupé par l'utilité du travail de l'artiste. Il a donné de nombreuses définitions de l'art : « *Participation au rêve collectif* », « *Une des meilleures façons de mettre en pratique ce qu'on enseigne* », « *La liberté de ne pas avoir raison* ».

La liberté de ne pas avoir raison est aussi celle de ne pas savoir.

« *Au fond, ce qu'on partage, ce qu'on a en commun, c'est l'ignorance. Il me semble que de savoir qu'on ne sait pas, c'est cela le plus important.* »

Filliou ne sait pas. Il sait qu'il ne sait pas. Il sait qu'il sait qu'il sait qu'il ne sait pas. Est-ce une situation paradoxale ? La mort est immortelle. Une règle qui ne change jamais, c'est celle du changement. Il n'y a rien de plus collectif que la solitude. Ces phrases énoncent-elles des paradoxes ? Et, si oui, est-il possible de les dépasser ? Robert Filliou dit qu'il agit « *comme si et en dépit de* ». Comme si je savais et en dépit de ne pas savoir. Comme si je savais d'où je viens et en dépit de ne pas savoir où je vais. Une autre définition de l'art donnée par Filliou au cours d'une émission de radio sur France Culture : « *L'art : on s'occupe des paradoxes* », il ajoute « *et il n'y a pas de raison de s'arrêter* ».

« *Celui qui parle ne sait pas. Celui qui sait ne parle pas* » affirme le sage en un nœud impossible que seule la non-intelligence peut dénouer. Robert Filliou fait des liens avec ce qui s'est passé il y a des milliers d'années, il parle d'Origine, il parle de Cro-Magnon. Sa pensée est cosmique, qui l'amène à concevoir un projet vidéo de cinq milliards d'années. Pour-quoi ? « *Parce que ça prendra du temps.* » Hey ! Et il éclate de rire.

Il existe différentes sortes de rire qu'on a parfois entendues résonner ensemble lors de vernissages. Par exemple, pour l'inauguration de l'exposition *San Antonio* de George Brecht, à un certain moment il n'y avait plus grand monde dans la galerie Bama. Évidemment, ils se tenaient tous au bistrot en face, Dietman, Topor, Spoorri, Brecht, Filliou. Le tempo est le suivant : toutes les deux, trois phrases, éclats de rire. Ce n'est pas compliqué, mais il faut suivre, il faut tenir. Une table parfaite à coller pour

Daniel Spoerri. Parfois on ne sait même plus si les paroles prononcées par l'un ou par l'autre viennent en premier ou si c'est le rire qui les précède. En est-il la conséquence ? Est-il là avant ?

L'art de la conversation. L'art des vins et de l'alcool. Boire, parler, rire. Boire, rire, parler. Jouer, avec les mots, avec les souvenirs, avec la culture, avec sa propre œuvre. Faire des liaisons entre les choses, entre les références. Ne pas s'appesantir sur une quelconque lourdeur psychologique, sur un problème d'ego. Dériver.

Le rire de Topor serait celui qui se rapproche le plus du ricanement. Il est décapant, acide, glapissant. C'est au fond une pure réaction d'allergie à l'horreur, à la cruauté et au sérieux. Il y en a qui font de l'asthme, Roland Topor rit.

Le rire de Filliou serait le moins nerveux, plus grave et apaisé, jamais moqueur, illuminé, comparable à celui de John Cage.

Mais tous ces rires montrent que l'humour et la gravité ne s'excluent pas, je dirais même qu'ils viennent en droite ligne d'une conscience tragique du monde.

**LE 17 JANVIER 1926 – SAUVE – UN PÈRE AUX ALLURES D'AVENTURIER – JENNY – L'AFFAIRE RAY VENTURA – L'ONCLE FLORENT : UN POINT C'EST TOUT ! – JOUEUR DE POKER QUASI PROFESSIONNEL – 1943 – L'HISTOIRE EST LÀ ET L'ENGAGEMENT INÉVITABLE**

Robert Florent Filliou naît à Sauve, dans le Gard, le 17 janvier 1926.

Sauve, petit village du Midi, entre Nîmes et Alès, pays rude, terre protestante qui a connu au cours des siècles la lutte et les persécutions. De milieu modeste, il grandit entre sa mère et son frère aîné, Marcel, qui a cinq ans de plus et qui joue parfois le rôle du père absent.

Né en 1885 à Mandagout dans le Gard, Louis Filliou était un homme aux allures d'aventurier, qui aimait le changement et ne supportait pas de rester au même endroit. Lui-même orphelin, il avait appris le métier de tailleur mais le rôle de père de famille, dans un village retiré, perdu dans la campagne, n'était pas fait pour lui. Alors Louis est parti, peu après la naissance de Robert, abandonnant sa femme et ses deux enfants. Son métier de tailleur lui permettant de voyager, il a émigré aux États-Unis. Il devait y monter une affaire, puis revenir. Il n'est jamais revenu. Robert Filliou ne fera réellement connaissance avec son père que vingt ans plus tard, à la gare de Los Angeles, lorsqu'il aura à son tour quitté la France pour les États-Unis.

La mère de Robert, Jenny Henriette Malzac, est née en 1893 à Nîmes. C'est une femme pauvre, courageuse, qui travaille comme ouvrière à l'usine de soie et élève ses deux garçons de façon stricte.

En ces années trente, malgré l'activité de petites usines (élevage des vers à soie, bonneterie, fourches), la population de Sauve reste essentiellement composée d'agriculteurs.

Robert est un enfant de la nature, et, même dans ses périodes citadines, il ressentira l'envie et le besoin de ces grands espaces libres et sauvages qu'il apprécie aux États-Unis et au Canada.

Petit garçon, avec ses larges culottes courtes de toile solide et ses genoux marqués, il vagabonde dans les bois et dans les champs. Il aime faire des farces, mais il est quand même moins turbulent que les autres, plus intériorisé et solitaire. Grand, costaud, il a une forte personnalité et impressionne ses camarades. Avec ses copains, ils se rencontrent au Café du Commerce, chez Béru. Ils piquent des bonbons chez « Prosper », le buraliste.

***Histoire d'une agence d'été qui n'a pas existé***

**Le Bureau de voyage d'été est ouvert pendant l'été 1970 à Brême. Il reconstitue une agence de voyage dont les murs sont recouverts d'affiches de tourisme de toute l'Europe, avec des dépliants à disposition sur une table. Filliou fait une affiche d'aspect banal et non artistique ainsi libellée :**

*Cet été, visitez Sauve, Gard*

*où je suis né le 17-1-1926.*

*C'est un très beau village. Des gens très nobles y habitent.*

*Dans l'un ou l'autre des deux cafés de la place Florian, vous rencontrerez tous mes amis d'enfance.*

*Ils vous raconteront les faits et gestes des fameux : Canaule, Horloger de Brignon, Ruben, Zizi Pompom, Prosper, 42-la-Vaisselle, et bien d'autres à jamais célèbres.*

***Pour de plus amples renseignements et suggestions s'adresser à : Agence d'été Robert Filliou.***

« *C'était le premier gosse que je voyais comme ça* » déclare M. Durand, l'instituteur du village, qui remarque l'intelligence de Robert Filliou. Mais, s'il est très doué pour apprendre, Robert travaille quand il veut et seulement les matières qui lui plaisent. Jean, son camarade d'enfance : « *Avec un stylo, c'était le roi, mais manuellement, il était zéro. Même en dessin. Il était incapable de dessiner correctement un verre ou une bouteille.* » Jean ajoute, et en cela il confirme l'opinion de la plupart de ceux qui ont connu Filliou dans sa jeunesse : « *De lui, rien ne m'étonne. Ça ne m'étonne pas qu'il soit devenu quelqu'un.* » Robert fait partie des louveteaux, le jeudi, et il en profite pour échanger les travaux manuels qu'il refuse de faire contre de l'écriture. Il est amoureux de Mercedes. Il réussit son certificat d'études et fait sa première communion au temple protestant.

Le protestantisme, en rupture depuis le XVI<sup>e</sup> siècle avec le pape et avec la hiérarchie catholique romaine, est implanté dans la région. Il prône la simplicité et le dépouillement et se méfie de l'apparat, des cérémonies pompeuses, d'un décorum artificiel et trop voyant. Marcel, plus que son jeune frère, est un huguenot convaincu et il ne porte pas les papistes dans son cœur. Robert a beau revendiquer son irrégiosité, il est cependant imprégné de ces valeurs protestantes qui privilégient le libre arbitre, la responsabilité personnelle de chacun face à sa conscience, l'esprit de

résistance et d'indépendance par rapport au pouvoir central et à une autorité extérieure qui se prétend infaillible.

En 1938, Robert a douze ans et il obtient une bourse pour poursuivre ses études au lycée. Contrairement à son frère Marcel, qui, lui, veut réussir – il deviendra médecin-militaire – et qui a déjà obtenu la même bourse cinq ans auparavant, Robert n'a pas envie de quitter Sauve, mais il le faut. En ce temps-là, les bourses sont encore assez rares, cinq ou six pour tout le département du Gard. Marcel et Robert sont les deux premiers enfants de Sauve à partir pour aller au collège. À côté de son village natal, Nîmes fait figure de grande ville. Robert entre à l'internat. Il sera pensionnaire jusqu'au bac, qui se passe en deux parties. Commence alors pour lui une période sombre. L'éducation est contraignante, ennuyeuse, totalement dénuée d'imagination, de création, d'inventivité. Il n'est pas heureux. Il ne se sent pas libre. Il se trouve coincé, pris au piège à l'intérieur des murs du pensionnat, comme il le dit lui-même « en prison ». Il est puni dès le début à cause d'un peigne qui n'est pas propre et on lui interdit d'aller à Sauve voir sa mère le samedi après-midi et le dimanche, ce jour et demi de fin de semaine, espoir des pensionnaires et qu'à l'époque on n'appelait pas encore le week-end. Confronté à une manière de concevoir l'éducation qu'il trouve injuste et bornée, le jeune Robert Filliou apprend l'insoumission et la révolte.

Un incident va accélérer le cours des choses. Un soir où l'orchestre de Ray Ventura passe à Nîmes, Robert et trois copains décident d'aller l'écouter. Dans leur existence grise, sans fantaisie, cette musique représente une bouffée d'oxygène et de liberté. C'est le rythme importé d'Amérique, la danse, la jeunesse de ceux qu'on appelle les zazous parisiens. L'hiver 1940-41, le Hot-Club de France voit passer son nombre d'adhérents d'environ quatre cents à cinq mille ; l'engouement de la jeunesse pour la musique « hot » américaine qui « swingue » est aussi une manière de contester les uniformes vert-de-gris et le vieillard qui dirige la France vaincue. Et ce n'est peut-être pas non plus un hasard si le chanteur-vedette du Grand Ensemble de Ray Ventura et ses Collégiens, Henri Salvador, sera l'interprète des chansons de Boris Vian et le premier chanteur rauque de rock français sous le nom d'Henri Cording. Bien qu'ils n'aient évidemment pas le droit de sortir, il n'est pas question pour Robert et ses trois copains de rater l'événement. Le soir du concert, Robert se charge de signer des fiches de sortie pour visite à la famille aux noms des quatre collégiens. Après le spectacle, deux des copains regagnent leur

foyer. Mais Robert et son troisième comparse vont tout simplement dormir à l'hôtel. Le lendemain matin, tout le monde est au lycée. Tout semble rentré dans l'ordre, jusqu'à ce que le patron de l'hôtel vienne chercher la clé que le copain de Robert a malencontreusement gardée au fond de sa poche. Et les voilà tous les quatre définitivement virés du lycée de Nîmes ! La sanction est grave, lourde de conséquences : ils n'ont plus le droit de s'inscrire dans un autre lycée.

Florent Malzac tient un garage à Alès. C'est un personnage haut en couleurs, grand et fort, qui mesure 1 mètre 95 et parle d'une voix de stentor. Depuis toujours, Robert adore et admire cet oncle plus qu'imposant. Il le respecte. Florent est le frère de sa mère, Jenny Malzac. Il fait figure d'autorité paternelle et aide parfois financièrement sa sœur. L'épouse du garagiste, la tante Loulou, ne manque pas, elle non plus, de pittoresque. Cartomancienne, elle lira dans les cartes l'amour de Robert et de Marianne la première fois qu'elle les verra ensemble. La cigarette au bec, les cheveux courts, à la garçonne, elle chante comme Edith Piaf et, comme elle, est toute petite, ce qui fait un drôle de contraste avec son géant de mari. L'ambiance de la famille d'Alès est digne de Pagnol. L'oncle Florent fabrique son pastis et ponctue souvent ses phrases d'un péremptoire « *Un point c'est tout !* ».

Quand il apprend le renvoi de Robert, il fait son possible pour que l'enfant soit inscrit au lycée d'Alès. Il y parvient car il connaît le directeur. Robert n'est admis qu'à la condition de redoubler. Et, en attendant la rentrée d'octobre, pour le punir, l'oncle Florent décide de lui serrer la vis. Il l'oblige à travailler dans son garage. Il lui fait laver les voitures, y compris par en dessous ! Pour Robert, c'est l'enfer, mais il apprend ainsi la dureté de l'effort et du travail manuel. En octobre, il entre au lycée d'Alès. Son oncle le surveille et l'enfant ne retourne à Sauve que lorsque Florent Malzac y va lui-même. À la fin du premier trimestre, voilà que le directeur convoque l'oncle Florent. Mais qu'est-ce que Robert a encore bien pu faire ? En fait, il est tout simplement trop bon élève, il perd son temps dans la classe où on l'a mis et doit passer dans l'année supérieure. Robert, ainsi, n'aura pas perdu de temps dans ses études. En 1943, il aura son bac.

Il est grand, anguleux et dégingandé, solide, avec une forte ossature et un visage allongé, aux traits marqués. Ses éternelles lunettes aux verres épais semblent être nées avec lui ; il n'y voit pour ainsi dire pas d'un œil. Il ne se trouve pas beau et il dit lui-même qu'il a une « laideur puissante ».

On le remarque à la fois à cause de son physique qui est remarquable, à cause de son intelligence qui est elle aussi remarquable et parce qu'il est « toujours en train de faire des conneries », pour reprendre l'expression d'anciens camarades du lycée d'Alès. Il est d'ailleurs arrivé dans l'établissement en disant qu'il avait été renvoyé de Nîmes pour avoir mis le feu dans les combles du lycée, et il a tout de suite eu une réputation de forte tête. Il répond aux professeurs. Au sortir de l'adolescence, il cultive le personnage de l'affranchi, celui auquel on ne la fait pas, avec un scepticisme plutôt voltairien. Il affiche son nihilisme, son anticléricalisme. Il est brillant et tourmenté. Il aime l'argot, les calembours : « *Le roi a été appelé à régner. Araignée, araignée, quel drôle de nom pour un roi !* »

#### *Petite histoire en passant de Robert dur et cynique*

**Il a seize ans. Il mange énormément et la qualité de la nourriture est médiocre.**

**Au réfectoire, au moment du dessert, il demande à un petit de sixième : « Tu crois en Dieu ? »**

**Comme le gamin répond par l'affirmative, Robert s'empare de sa part de gâteau, la mange : « Dieu te la rendra au centuple. »**

Il est mentalement plus mûr que les autres, et il a l'air plus âgé. Il est également en avance dans ses lectures. Il aime la poésie, François Villon, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud. Autour de lui, il fait connaître *Le Voyage au bout de la nuit* de Céline qu'il a découvert et qui l'a fortement impressionné. Son auteur favori à l'époque a pour nom Albert Paraz, l'auteur du *Gala des vaches*, rebelle et drôle, aujourd'hui totalement tombé dans l'oubli. Il lit *Clochemerle, Sainte Colline* de Gabriel Chevalier, des livres mis à l'index par le régime de Vichy. Il se sent très proche de l'humour de Pierre Dac qui, en 1937, sur les ondes de Radio Citée, avait créé le « Club des Loufoques » et, un peu plus tard, sur celles du Poste Parisien, avait lancé la « Course au Trésor ». Les participants doivent pour gagner arriver les premiers à la station munis d'une invraisemblable liste d'objets plus inattendus les uns que les autres : une puce sauteuse, un ticket de métro de la station Glacière, une pomme de terre frite, un casque de pompier... Paraît ensuite *L'Os à Moelle*. Avec ce journal, qui a la même apparence que n'importe quel autre, on assiste au débarquement en force d'un esprit déjanté, farfelu, absurde, irrationnel, fait d'irrespect et de non-sens.

Exemples de petites annonces publiées dans *L'Os à Moelle* :

- On demande cheval sérieux connaissant bien Paris pour faire livraisons seul.
- Écureuil édenté échangerait panache contre casse-noisettes.
- Professeur bègue donne répétitions.
- Monsieur atteint strabisme divergent cherche monsieur atteint strabisme convergent pour ensemble regarder les choses en face.
- Mère-grand remplacerait bobinette et chevillette par solide verrou dernier cri. Faire offre.
- Monsieur descendant et montant escaliers 4 à 4 cherche appartement dans maison ayant 16, 20 ou 24 marches par étage.

Robert Filliou est différent des garçons qui l'entourent. C'est un solitaire, avec une personnalité de plus en plus affirmée, tranchée, qui attire les autres. Ses amis l'appellent Bob et forment autour de lui un cercle sûr et fidèle. Ils l'écoutent quand il parle et qu'il laisse libre cours à son imagination. Il a tendance à affabuler, à embellir la vérité, à broder, et il a du charme. Mais quand il devient pâle et que son regard se fixe, les plus violents préfèrent ne pas se frotter à lui. Il inspire le respect aux autres car, s'il n'est pas un bagarreur, tout le monde sait que lorsqu'il prend une décision, rien ni personne ne peut l'arrêter. Il est courageux, il sait mesurer et prendre ses risques. Robert Filliou, toute sa vie le prouvera, est quelqu'un qui va jusqu'au bout. Il pourrait endosser le rôle de chef, de caïd, et dominer les autres, mais cela ne l'intéresse pas. Il est clair qu'il veut faire sa vie, seul, décider lui-même de ce qui lui plaît et de ce qui ne lui plaît pas.

Depuis quelque temps déjà, il a commencé à jouer au poker et là aussi, son sang-froid et sa détermination semblent faire merveille. Il a de l'estomac et ne se démonte jamais. À tel point qu'à dix-huit ans, après son bac, il passe des nuits entières à Alès dans les cercles de jeu et dans certains bars plus ou moins mal famés. Il devient un joueur quasi professionnel. On raconte que lors d'une altercation avec un joueur qui le menace d'un couteau, il tire un revolver de sa poche et déclare : « *Depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus d'homme fort.* »

L'Histoire est là et l'engagement inévitable.

Ne surnomme-t-on pas Alès, bastion du parti communiste, « La ville rouge » ? Attiré par l'action et par le risque, Filliou n'est pas du genre à

rester passif. Et puis aussi, il est tout simplement dégoûté et révolté par les lâchetés, les crimes et les injustices des années de guerre et d'occupation.

En ces terres cévenoles, lutter et résister sont des verbes actifs que les habitants conjuguent depuis longtemps. Les protestants, les calvinistes, ceux qu'on appelle huguenots ou parpaillots, ont déjà connu par le passé bûchers et dragonnades. Le rôle des pasteurs a d'ailleurs été important dans la Résistance et certains d'entre eux, comme Laurent Olivès ou Georges Gillier, prirent une part déterminante dans l'activité des maquis. Des protestants, se rappelant les persécutions dont ils ont été eux-mêmes les victimes, aident et accueillent des juifs. Aujourd'hui, l'ennemi a le visage des Allemands et des Français qui collaborent avec eux. La trilogie « Travail-Famille-Patrie », chère au Maréchal Pétain et au régime de Vichy s'est vite transformée en « Tracas-Famines-Patrouilles ». Le Gard est considéré par les autorités en place comme un des départements les plus « difficiles ». En mars 1941, le préfet déplore « l'état d'esprit très mauvais » qui règne dans la région, un état d'esprit « dû à l'activité du P. C. F. mais aussi au nombre important de réfugiés asturiens », que le parti organise en MOI (Main d'Œuvre Immigrée), comprenant des anciens des Brigades Internationales ainsi que des Arméniens, enrôlés de force dans les troupes allemandes et évadés grâce à la Résistance. Une répression sanglante frappe les combattants de l'ombre présentés par *Le Republicain du Gard* comme des « bandes de terroristes », de « malfaiteurs professionnels » à « la solde de l'étranger qu'anime uniquement une volonté de pillage, de lucre et d'anarchie ». La pratique de la torture est quotidienne à l'Hôtel Silhol et dans les caves de la Maison Centrale de Nîmes, au Fort Vauban d'Alès et à la Citadelle de Pont-Saint-Esprit d'où deux cents corps sans doute ont été précipités dans le Rhône entre mai et juillet 1944. En cette même année 1944, le 2 mars, quinze personnes sont pendues à Nîmes en trois endroits différents de la ville. Les corps sont exposés à la vue de la population, accrochés au viaduc sur lequel passe le train, à la sortie de Nîmes, en direction d'Alès. Ils sont ensuite subrepticement enterrés dans la fosse commune de Jonquières-Saint-Vincent. Près d'Alès, entre le 9 juin et fin juillet, trente personnes sont sommairement exécutées et jetées dans le puits de Célas.



**1944 – F.T.P. – JOB – ÉQUIPE SPÉCIALE – LE MAQUIS, LES RIRES PARTAGÉS AVEC LES COPAINS – DANS LES FORÊTS DU GARD – À DEUX DOIGTS DE LA MORT – LA CIGARETTE AUX LÈVRES, LE COLT À LA CEINTURE – LA LIBÉRATION – QUE FAIRE ? – PARTIR**

Le premier maquis F.T.P (Francs-Tireurs et Partisans Français) avait été créé, en juillet 1943, dans la ferme de Figuerolles, à la limite du Gard, sous l'impulsion de Roger Toreilles, « capitaine Marcel ». Le bassin minier est le bastion de l'opposition au gouvernement et le vivier où s'installe et agit la Résistance. Aux côtés des ouvriers, les étudiants et les intellectuels sont les bienvenus dans l'organisation clandestine. Tout naturellement, Robert Filliou rejoint la Résistance organisée par les communistes le 1<sup>er</sup> novembre 1943. Il est intégré dans l'« équipe spéciale » chargée de missions délicates, violentes et expéditives. Et tout aussi naturellement, il adhère au parti communiste. Ce n'est sûrement pas par hasard qu'il choisit pour nom de guerre celui du personnage de la Bible que tout le monde connaît par l'expression *pauvre comme Job*. (C'est aussi le nom d'une marque de papier à rouler le tabac.)

Selon l'Ancien Testament, Job, homme intègre et droit, subit de terribles malheurs, mais ne céda cependant jamais à la tentation de maudire Dieu. Assis sur la cendre, il endura douleur et adversité, et il fut finalement récompensé, après toutes ces épreuves.

*« Pendant ses dernières années, Job reçut de l'Éternel plus de bénédictions qu'il n'en avait reçu dans les premières. »*

L'année 1944 passe vite, ponctuée par des actions de chocs, mais également par ce qui fait la clandestinité au quotidien, la vie libre, l'exaltation, la chaleur amicale, les moments partagés avec les camarades. Lorsqu'il entre au maquis, Robert a dix-sept ans. Il circule sur sa bicyclette, il passe les messages. Rapidement, il se fait remarquer par son esprit de décision et son efficacité. Quand il le faut, il sait aller jusqu'au bout sans trembler.

Il participe aux combats de Pont-L'Hérault, Boisset, La Grand Combe, Alès, Nîmes, La Madeleine et recevra la Croix de Guerre et la Médaille de la Résistance Française.

Le maquis est basé près de Saint-Jean-du-Gard, au pont des Abarines. Dès qu'il le peut, Robert Filliou retourne jouer au poker à Alès. Ses compagnons d'arme sont jeunes, pleins d'énergie, et malgré la lutte qu'ils

mènent et les menaces qui pèsent sur eux, ils ont aussi envie de déconner et de rire. Ils vivent des instants intenses d'urgence et de vérité, tandis que d'autres dorment dans l'indifférence, trafiquent, s'enrichissent au marché noir, composent, collaborent, dénoncent lâchement. Au fond de lui, Filliou gardera toujours intact le sens de ce contact familial, fraternel et populaire qu'il a connu à cette époque. Peut-être gardera-t-il aussi au fond de lui cette idée qu'authenticité et pauvreté sont deux mots qui risquent fort d'aller de pair au cours d'une existence, comme ce fut le cas pour Job. Et quelle est la voie à suivre pour recevoir de l'Éternel, pendant ses dernières années, plus de bénédictions que l'on n'en avait reçu dans les premières ?

Un jour, Robert est arrêté. Il est brutalisé et frappé par les Allemands. La Gestapo fait irruption chez sa mère, à Sauve, qui ne bronche pas et fait preuve d'un parfait sang-froid. Par chance, la porte du bureau dans lequel Robert est interrogé, mal fermée, est restée légèrement entrouverte. Un camarade qui a été arrêté en même temps et qui attend son tour assis dans le couloir peut ainsi entendre la version que donne Robert, ce qui va les sauver tous les deux. Quand il est libéré, Filliou est tout étonné et empli d'une joie incroyable. Il a échappé à l'exécution. Il est passé à deux doigts de la mort.

À la Libération – la ville d'Alès est libérée le 21 août 1944 – Robert Filliou est un homme, la cigarette aux lèvres, le colt passé à la ceinture, qui sait ce que la mort veut dire, et ces souvenirs le poursuivront toute sa vie.

Que faire à la fin de la guerre ? Reprendre sa vie où on l'avait laissée ? Pour Robert, impossible de retourner à la grisaille des études dans une petite ville de province. Il a acquis le grade de sous-lieutenant dans l'armée française reconstituée et il pourrait poursuivre une carrière militaire. Les maquis composés au début essentiellement de civils se sont progressivement militarisés en augmentant leurs effectifs, en s'armant et en se dotant de structures plus rigides, jusqu'à s'intégrer par la suite dans l'armée régulière. C'est ainsi que, par un de ces détours tordus dont l'histoire a le secret, certains, qui croyaient au début à un idéal, combattant pour la libération et contre l'oppression, se verront bientôt embarqués dans les sales guerres coloniales, en Indochine et ailleurs. D'autres, qui ont pris goût à la violence et aux armes et ne peuvent se réadapter à une vie normale, tomberont dans le gangstérisme et la délinquance. Certes, Robert Filliou est capable d'afficher, à l'occasion, un côté mauvais garçon, et le danger n'est pas pour lui faire peur, il en a donné la preuve ces derniers mois. Il est du côté des rebelles, des révoltés. Pour lui, la littérature, la poésie,

récusent les valeurs bourgeoises. Avec son humour noir et son penchant pour le canular, il a toujours gardé le goût de la provocation. Mais il est totalement dénué de la part de cynisme et de l'appât du gain qui font les voyous. C'est un idéaliste, il veut être utile, il veut que sa vie serve à quelque chose. Il partage un temps le généreux combat des communistes. Ces derniers rêvent de collectivisme, de justice sociale... et de lendemains qui chantent... et qui déchanteront quand la réalité des faits viendra durement démentir les belles promesses et la phraséologie creuse des discours idéologiques. Filliou rompra d'ailleurs avec le parti après l'exclusion de Tito de l'Internationale Communiste. Il se tiendra désormais à l'écart de tout engagement politique et se tournera résolument du côté d'une non-violence inspirée de Gandhi et du pacifisme.

Alors, changer d'existence, tourner la page ! Partir ? Pourquoi pas ? C'est effectivement une possibilité en ces temps bouleversés. Quitter « l'Europe aux anciens parapets ». Pour ceux que le voyage et l'aventure attirent, qui n'ont pas froid aux yeux, comme on dit, les grands espaces de la liberté portent un nom. L'Amérique est un mythe illustré par le cinéma et la musique, incarné par ces soldats décontractés qui mâchent du chewing-gum et conduisent des Jeeps sur les routes de France. Le père de Robert est là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique. Peut-être riche, peut-être prêt à accueillir et à apporter un soutien à ce fils dont il ne s'est jamais occupé. Il a beau être tombé amoureux de Josette, la sœur de Bernard, dont la beauté fit des ravages dans les cœurs des lycéens d'Alès, et aussi de Danielle aux longues jambes, Robert s'embarque pour les États-Unis.

## LOS ANGELES – DO YOU SPEAK ENGLISH ? – COCA-COLA MAN – ÉTUDES D'ÉCONOMIE – COMPRENDRE COMMENT FONCTIONNE LE MONDE – COSTUME CRAVATE – JAPON – CORÉE – PHILOSOPHE ET POÈTE – CHANGEMENT DÉFINITIF DE VIE

Durant la traversée, Robert Filliou joue aux cartes et les talents dont il fait preuve au poker, l'aident à payer son voyage jusqu'à l'autre bout des États-Unis. Il a rendez-vous à la gare de Los Angeles avec Louis Filliou, cet homme qu'il ne connaît pas et qui est son père. « *On s'était écrit que moi j'aurais un journal à la main et que lui aurait un chapeau pour pouvoir se reconnaître.* » À partir de cette première rencontre, il va éprouver une grande admiration pour son père qui s'avérera être un type extraordinaire, un incessant bourlingueur qui a pour coutume de ne pas rester plus de trois mois dans une ville, se déplaçant d'un bord à l'autre du continent américain. Quand il arrivait quelque part, il demandait : « Où est le quartier des tailleurs ? » Avec pour tout bagage sa paire de ciseaux, il trouvait du travail et puis il repartait. En fait, ce qui l'intéressait, c'étaient les femmes. Robert, qui est un être plus tourmenté et qui porte le poids de la culpabilité, enviera au fond toujours la légèreté et l'apparente irresponsabilité de cet homme qui agit à sa guise et qui ne semble jamais éprouver de remords, jusqu'à paraître même dénué de tout souci moral.

Mais, sur le coup, c'est une grande désillusion. Robert constate que son père vit au jour le jour, et ne peut pas l'aider sur le plan matériel. Rien n'est facile, en cette année 1945, dans cette immense ville inconnue et dont il ignore la langue. Tout ce que Robert sait de l'anglais, il l'a appris enfant d'un grand-père conducteur de tram qui, à l'occasion, le prenait sur ses genoux et lui disait : « *Maintenant, je vais t'apprendre l'anglais. Si on te demande, Do you speak English ?, tu réponds par yes ou par no ; si tu dis no, c'est que tu ne sais pas.* » Il lui faut trouver du travail pour survivre. Il côtoie la misère et le sort des déshérités, mais il est jeune, il a à peine vingt ans.

En 1946, il travaille comme manœuvre à la société Coca-Cola de Los Angeles et apprend l'anglais avec Bill, en chargeant des caisses sur les camions. Il a l'impression de faire rapidement de gros progrès. Les deux hommes communiquent par gestes. Bill raconte ainsi, en mimant, ses parties de pêche, et Robert finit par s'apercevoir que Bill est sourd-muet. Il lui demande un jour par écrit s'il sait conduire et Bill lui répond en langage

gestuel : « *Non, je ne sais pas. Je n'entends pas.* » Il apprend également l'anglais avec un autre manœuvre, Raymond, qui est mentalement demeuré. Il sait compter jusqu'à dix et Robert répète inlassablement après lui, one, two, three, four, five...

En 1947, par une lettre officielle de la plus grande compagnie mondiale de soda, Robert Filliou se voit octroyer le très honorifique titre de Coca-Cola Man : « *Cher M. Filliou, voici un an aujourd'hui que vous êtes avec nous. Vous êtes maintenant véritablement un Coca-Cola Man.* » Il ne le restera pas très longtemps, deux ans quand même, au total. Ses centres d'intérêts, ses amitiés sont ailleurs. Sur une photo prise à Hollywood et qu'il envoie à sa mère cette année-là, on voit un Filliou souriant, les cheveux brillants et tirés en arrière, en compagnie de Louis Armstrong et Frank Mefferd, un étudiant en droit que Robert vient de rencontrer et qui jouera un rôle déterminant dans sa vie.

Les années suivantes, poussé par Frank Mefferd, qui a décelé ses qualités intellectuelles, Robert étudie l'économie à l'Université de Californie, U.C.L.A. Il lui a d'ailleurs au préalable fallu passer des examens d'équivalence car le bac qu'il a obtenu en France n'est pas reconnu aux États-Unis. Il fait en même temps différents boulots, veilleur de nuit, plongeur, serveur... et enfin assistant-chercheur. « *Job* » fait des jobs. Sa capacité de travail, la rapidité de son intelligence et sa curiosité pour les études lui permettent d'obtenir un *Master Degree* en trois ans (1951), ce qui est exceptionnel. Ses professeurs le remarquent et ne vont pas tarder à lui proposer du travail. Il épouse Mary, dont il divorcera trois ans plus tard à Las Vegas. Pourquoi a-t-il choisi d'étudier l'économie ? « *Pour comprendre comment fonctionne le monde.* » Quarante ans plus tard, quand on lui demandera pourquoi il a choisi de rentrer en retraite dans un centre bouddhiste tibétain, il répondra « *Pour comprendre comment fonctionne mon esprit.* »

En fait, sous ses dehors d'économiste dûment diplômé, Filliou a commencé la quête poétique et philosophique qu'il mènera jusqu'à la fin de sa vie. Il ne cherche pas un métier et un succès social. Non, il cherche à comprendre « *comment fonctionne le monde* » et « *comment fonctionne mon esprit* » par l'étude, par le savoir, autant que par l'expérience directe et par la vie elle-même. Il s'informe de tout. Il est avide de connaissances. Au début des années cinquante, toujours à Los Angeles, il produit pour *ABC News* un programme intitulé *World Opinion*, qui passe chaque samedi

entre 18 et 19 heures à la radio, et chaque dimanche entre 16 heures et 16 heures trente sur la chaîne de télévision 7. On y retrouve à ses côtés Frank Mefferd, qui deviendra par la suite un cadre supérieur particulièrement brillant, avocat à la Standart Oil.

En juin 1951, Filliou est âgé de vingt-cinq ans. Il prend la nationalité américaine, tout en gardant sa nationalité française. Le voilà en costume, cravate, attaché-case, docteur en économie, promu à un bel avenir. Il vient tout juste de divorcer.

À partir de septembre 51, il travaille pendant un an et demi pour le gouvernement américain au Japon, sur l'île d'Okinawa, puis dans les îles de Guam. Un tour du monde de deux mois de congé l'emmène ensuite en Amérique, en France et en Afrique du Nord où il va voir son frère Marcel, alors médecin-capitaine à Alger. Marcel Filliou a fait ses études de médecine. Il est militaire de carrière. C'est un homme à l'esprit libre, peu porté, on s'en doute, sur la discipline et qui aime la vie, les femmes, le jazz. Il est heureux de voir la réussite de Robert, en forme et bien habillé, lui qui s'est toujours senti responsable de son jeune frère.

En 1953, on retrouve Robert Filliou en Corée du Sud, employé des Nations Unies, très exactement de la United Nation Korean Reconstruction Agency. Il participe avec dix autres économistes à l'élaboration d'un plan quinquennal pour la reconstruction et le développement du pays, ainsi qu'à la rédaction de la constitution. À Séoul, ils doivent mener à bien les travaux prévus par la première année du plan : remettre sur pieds le secteur primaire, assurer la stabilisation monétaire et fiscale, pratiquer un contrôle serré sur le fisc et des importations massives de biens de consommation. Il aime beaucoup son métier d'économiste qu'il exerce à un échelon de responsabilité élevée et qui lui permet en outre de satisfaire son constant désir de voyages et d'aventures. Il adore l'Extrême-Orient, surtout le Japon, mais pense peut-être ensuite aller en Birmanie où un plan quinquennal est également sur le point d'être mis en place.

Filliou est un esprit curieux et ouvert que les traditions orientales intéressent. Il est impressionné par le parfait raffinement des cérémonies auxquelles il assiste, le service du thé... et en plus il trouve les Japonaises très belles. A-t-il eu à cette époque des contacts avec le bouddhisme et le zen ? C'est possible. C'est même tout à fait probable. Les nombreux spectacles de Kabuki qu'il voit pendant son séjour au Japon se retrouveront plus tard dans des performances basées sur ce qu'il appellera le *Kabou'inema*, un mélange de travail d'acteur du Kabuki et du cinéma. En tout cas, il n'est

pas un homme qui se satisfait de bien gagner sa vie au sein de ce capitalisme américain qui incarne pourtant, aux yeux de toute une partie de la planète, les rêves de liberté, de puissance, de réussite et de progrès économique. Il lit beaucoup, littérature, philosophie, histoire, psychologie, anthropologie. Il écrit un peu et se considère comme un « esprit inquiet et inquisiteur ».

« *Je suis devenu avec vingt-sept ans de tribulations : un homme qui se sait faible, imparfait, vulnérable, ce qui le rend compréhensif et tolérant ; un homme doué d'un sens très fort du tragique et du merveilleux, qui n'avait pas à lire Dostoïevsky pour connaître la facilité avec laquelle l'homme fait le mal, et souffre en son châtement qu'il s'impose lui-même* » écrit-il à son ami Roger Tabanou en septembre 1953.

Économiste, certes, et employé par le gouvernement américain, mais aussi, comme il se définit lui-même dans cette lettre « philosophe et poète ». Un mélange de « tragique » et de « merveilleux », de pleurs, de rire, d'émotions et de joie de vivre.

Robert Filliou aimera toujours l'Amérique et la langue anglaise. C'est là, dans cet immense pays, qu'il a trouvé sa liberté, son aventure et la vraie dimension de sa vie. À plusieurs reprises, quand il s'est senti « coincé » en Europe, il a espéré y retourner et cet espoir a bien failli se concrétiser. Par deux fois, Filliou a cru avoir l'occasion de s'installer aux États-Unis et d'y gagner sa vie, mais malheureusement cela ne s'est pas fait, et à chaque fois il en a éprouvé une grande déception.

En 1954, que s'est-il passé ? Robert Filliou donne sa démission à la United Nation Korean Reconstruction Agency. Il décide de tout laisser tomber et c'est la rupture, brutale, radicale, avec cette vie qui semblait bien lui convenir et qui lui apportait considération, confort et aisance financière. « *De toute façon, j'aurais été licencié comme étant un danger pour la sécurité* » déclare l'économiste-poète et, ne l'oublions pas, ancien communiste.

À la fin des années quarante et au début des années cinquante, la Commission des activités américaines fait peser sur le pays un climat d'inquisition. Les communistes – même ex ou simplement de cœur – sont traqués partout, à Hollywood, dans les ministères, dans l'armée, dans les universités, et le sinistre sénateur Joseph McCarthy mène la traque avec une opiniâtreté obsessionnelle. Le conformisme est de rigueur. La croissance et la montée des classes moyennes apportent avec elles un renforcement du culte des valeurs bourgeoises, symboles d'une réussite matérielle ostentatoire.

L'ambiance oppressante et oppressive de la chasse aux sorcières impulsée par le maccarthysme marche de pair avec une idéologie triomphaliste de *l'américan way of life*.

Filliou quitte les États-Unis. Il change de vie, définitivement.

Joan est une jeune femme d'origine anglaise qui travaillait avec lui et qui était sa secrétaire aux Nations Unies. Ils ont une liaison depuis plusieurs mois. Quand Robert décide de quitter le territoire américain, ils partent ensemble.

**1954 – SUR LA ROUTE – FUENGIROLA, ANDALOUSIE – DES BARS OUVERTS  
TARD LA NUIT – VIVRE COMME UN ROI AVEC DIX PESETAS PAR JOUR – ON  
VERRA BIEN – PARLER ET RIRE – UN VIKING IMPRESSIONNANT – JAMAIS  
IL NE S’EXCUSAIT**

Les années qui vont suivre sont des années d’errance, de dérive et de liberté. Filliou voyage. Il a de l’argent, il a touché une somme conséquente quand il a quitté la United Nation Korean Reconstruction Agency. Il se rend d’abord en Égypte, où il épouse au Caire celle qui devient ainsi sa seconde femme, Joan, qui, par amour, l’a suivi dans ce changement de vie, et la vie de Robert à ce moment-là a plutôt l’allure d’un point d’interrogation. Une autre voie s’impose, il en a conscience. La quête poétique et philosophique qu’il avait préalablement amorcée est en train de se concrétiser. Mais quelle forme va-t-elle bien pouvoir prendre ? Il n’en sait encore rien. Il écrit d’Égypte dans une lettre : « *Je travaille beaucoup, je grandis, avec tout ce que cela implique de joie et de souffrances aiguës, de délivrance et de terreur.* » Il parle de courage, d’énergie, de « l’enthousiasme envers la connaissance de soi et du monde ». Il veut avoir « de la sympathie pour chacun », savoir s’accepter et accepter les autres. « *Il faut être intéressé pour devenir intéressant, et si l’on aime, on vous aime.* » Le message de don au monde qui se retrouvera dans toute l’œuvre de Filliou est déjà là, clairement énoncé.

Robert et Joan se rendent ensuite en Espagne avec Frank Mefferd, l’ami et le complice des années américaines. Ils vivent à Fuengirola, village d’Andalousie où se retrouvent écrivains et artistes. Robert écrit des pièces de théâtre. Fuengirola est un endroit qu’on pourrait qualifier de « mythique », lieu de passage, de rendez-vous, connu de quelques-uns. À l’époque, c’est un petit village de pêcheurs, ruelles, maisons blanches, grande plage de sable, cactus, eucalyptus décharnés, avec en arrière-fond les montagnes qui se découpent sur le bleu du ciel. Et des bars, ouverts tard la nuit selon la coutume espagnole. La vie est bon marché. Robert Filliou va parfois également à Ronda, un village qui lui plaît particulièrement, à l’intérieur des terres, en pleine Andalousie. Il fréquente les gitans. Il aime leur danse et leur musique et apprend avec eux à chanter le flamenco.

Antonio Martín, un vieux pêcheur de soixante-douze ans lui dit : « *Avec deux duros (dix pesetas) par jour, je vis comme un roi.* » Le rêve : vivre comme un roi avec dix pesetas par jour. Voilà une déclaration que

Filliou n’oubliera jamais. Il note d’ailleurs continuellement des phrases qu’il entend et dont il réunira plus tard certaines dans *Une collection de mind-openers*. Il les appellera des *mind-openers* parce que ce genre de mots que chacun d’entre nous peut prononcer à certains moments et qui ont l’air parfaitement banals, peuvent justement jouer le rôle d’*ouvre-esprit* et déboucher d’un seul coup sur l’évidence et la compréhension, avec la simplicité d’un instrument qui sert à ouvrir les couvercles des boîtes de conserve. Dans *Une collection de mind-openers*, on retrouve Pedro le maçon : « *Si vous ne vous plaisez pas ici, allez à Buti-Bamba* » (un hameau voisin), mais aussi Cayetano Ordóñez, dit « Niño de la Palma », toréador célèbre : « *Le toréador que je voulais devenir, je ne l’ai jamais été.* »

Robert Filliou utilise l’expression « on verra bien ». Il joue sur un double sens, celui, fataliste, du parler populaire qui va avec un haussement d’épaules ou un geste de la main désabusé, mais il donne aussi à ces mots une toute autre valeur, en insistant sur la prononciation de « bien » qu’il détache et accentue. Les choses seront claires. Un jour, enfin, on verra BIEN.

C’est un parleur. Il converse avec les gens et il sait les écouter. Il aime le verbe, l’oralité, les échanges entrecoupés de plaisanteries, un verre à la main. Parler et rire. Boire. Rire et parler. Il est généreux et estime que l’argent est fait pour être partagé et dépensé. Il paie volontiers pour ceux qui sont à ses côtés, et le pécule qu’il a ramené des États-Unis est en train de sérieusement s’amenuiser. Robert et Joan ont un fils, Bruce, né le 5 septembre 1955 à Malaga. Entre eux, les choses vont plutôt mal et ils deviennent chaque jour un peu plus étrangers l’un à l’autre. Robert n’est pas heureux. Parlant de son mariage avec elle en Égypte, il dira plus tard que, voulant être gentil, au fond, il avait été cruel. « *N’aurais-je pas mieux fait d’être cruel, afin d’être gentil ?* » se demandera-t-il.

Filliou a résolument tourné une nouvelle page de sa vie. Il n’a pas encore trente ans et a déjà une longue histoire derrière lui. Il a connu la violence et jamais plus il ne la mettra en pratique. Il a connu l’*establishment* et jamais plus il n’en fera partie. Sans peut-être le savoir vraiment, sans en avoir peut-être réellement conscience à cette époque, il fait partie, depuis 1954, de ce vaste mouvement de contestation et de changement que l’on va qualifier d’*underground*. Il est entré dans ce qu’il appellera lui-même quelques années plus tard « l’économie de la survie ».

Robert Filliou est sur la route. Et, en ce milieu des années cinquante, c'est-à-dire dix ans après la fin de la seconde guerre mondiale, les blessures pansées et la reconstruction en train de s'accomplir, un certain nombre de femmes et d'hommes aux cheveux emmêlés et aux yeux allumés sont sur la route. Ils appartiennent à une nouvelle espèce de nomades. Ils ne fuient pas la misère, la famine, la sécheresse. Non, et c'est même exactement le contraire, ils tournent le dos à l'abondance et à l'envahissement des biens et des produits. Ils fuient la richesse matérielle, l'obésité physique et morale qui, à leurs yeux, vont avec la pauvreté spirituelle.

En 1951, aux États-Unis, Julian Beck et Judith Malina avaient créé le Living Theatre. Robert Motherwell publiait son anthologie *The Dada Painters and Poets: An Anthology*, qui faisait connaître le mouvement dada aux États-Unis. Au Black Mountain College, en Caroline du Nord, une manifestation, *Untitled Event*, organisée en 1952 par John Cage, présentait un spectacle qui annonçait les happenings. Y participaient Merce Cunningham, Robert Rauschenberg et David Tudor.

La *Beat Generation* apparaît avec la publication dans le *New York Times* de l'article de John Clellon Holmes « This is a beat generation ». Elle fait entendre son premier cri en 1955, quand Allen Ginsberg pousse son *Hurllement (Howl)* à la Six Gallery de San Francisco et, en 1957, après la publication de *On the Road* et de *Howl*, elle a pénétré dans les médias américains.

La première ligne du grand poème de Ginsberg est restée gravée dans l'esprit de ceux qui l'ont lu à l'époque comme un défi moral jeté à la face de l'*american way of life* :

« *J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie, affamés, hystériques, nus.* »

À Fuengirola, Robert a fait la connaissance d'un être hors du commun, qui pourrait être un personnage des romans d'Henry Miller ou de Jack Kerouac. Il s'appelle Dan Fischer. C'est un peintre danois, un Viking impressionnant, beau, blond, une force de la nature. Il a une jambe plus courte que l'autre et il boite, ce qui accentue son côté loup de mer et lui donne un charme supplémentaire. Il est capable d'actes insensés et fantaisistes qui font de lui un être hors du commun. Il lui arrive d'aller acheter aux pêcheurs, sur le port, les poissons encore vivants pour les rejeter à la mer. Il se drogue. Il boit. Il boxe avec des ennemis invisibles en vociférant : « *Ça veut dire quoi, je suis pas un homme ?* »

Dan Fischer est comme un frère pour Filliou, et il le marque profondément. « *J'ai envers lui une dette immense.* » Robert dit de lui qu'il ne savait pas ce qu'était un happening et qu'il l'aurait refusé comme forme d'expression artistique, mais que sa vie *était* un happening. « *Jamais il ne s'excusait* », ajoute-t-il avec la même pointe d'admiration que lorsqu'il évoque le manque de culpabilité de son père Louis.

Robert Filliou fait la fête avec l'écrivain Jack Chadsey, le peintre Dan Fischer et l'architecte Brian « Mike » Carmichael, ses amis. Avec eux, il pratique à fond l'art de la « juerga ». Que veut dire cette expression ? « Ir de juerga » pourrait se traduire par la combinaison de « mettre les voiles », « se laisser aller », « s'amuser comme des fous », « vivre à fond la caisse ». Ces années espagnoles, faites de rencontres, d'improvisations et de contacts avec l'art traditionnel sous ses formes les plus populaires et vivantes (flamenco, corrida...), constituent une période de formation très riche pour Robert Filliou qui dira lui-même, une dizaine d'années plus tard : « *Je crois que le travail que j'ai fait avant de me lancer dans l'art est probablement plus important que ce que j'ai fait depuis.* »

« *Si tu veux être poète, sache que le vrai travail se fait hors de la poésie.* »  
Lu You (1125-1210).

Mais Robert Filliou est également en proie au tourment. Joan et lui se séparent. Chacun part de son côté. Sa femme, qui est anglaise, rentre en Angleterre en emmenant Bruce, leur bébé. Robert n'est-il pas en train de refaire exactement ce qu'avait fait son propre père, qui lui-même était orphelin ? Les choses ne sont-elles pas en train de se succéder et de se reproduire de façon inexorable comme les maillons d'une même chaîne ? Le petit Bruce se retrouve seul avec sa mère, au même âge que Robert, également abandonné par Louis peu après sa naissance. Filliou portera ce poids pendant des années. Les rapports avec Joan vont rester longtemps très tendus et les rencontres avec son fils seront, pendant plus de dix ans, extrêmement rares.

**1957 – ADIEU L’ESPAGNE – VOYAGE AU DANEMARK – COPENHAGUE – MARIANNE – DIX-SEPT ANS – UNE JOLIE ROBE MOULANTE – I LOVE YOU – L’ANNIVERSAIRE DE LA MOUETTE – RIEN D’AUTRE QU’UN ZÉRO – C’EST L’ANGE**

Dan Fischer, voyant la détresse de Filliou, lui propose d’aller passer un mois chez lui au Danemark. Il l’héberge dans son atelier.

Nous sommes en 1957, Robert Filliou a trente et un ans. Un soir, Dan Fischer l’emmène dîner chez Jessie Staffeldt et il y fait la connaissance de sa fille, Marianne dont Dan est le parrain. Jessie Gerda Brinkmann a été danseuse dans le ballet du théâtre royal de Stockholm. Elle s’est mariée et a eu trois enfants avec Jörgen Staffeldt qui est mort en déportation pendant la guerre.

Marianne Staffeldt a dix-sept ans. Elle habite chez sa mère avec sa sœur et son frère à Hellerup, la banlieue nord de Copenhague, non loin de la mer. Avec ses yeux clairs, son visage carré et ses longs cheveux blonds, elle est merveilleusement belle. Ce soir-là, elle s’apprête à sortir au cinéma avec un ami et porte une jolie robe moulante. C’est elle qui descend ouvrir la porte. Dan est accompagné de ce grand type dégingandé, aux lunettes épaisses et aux traits marqués, vêtu d’un très long trench-coat clair qui lui descend aux mollets, comme un Américain. Robert sourit, visiblement étonné de la voir. Leurs deux regards se fixent. Marianne monte l’escalier devant les deux hommes et elle sent les yeux de Robert se poser sur elle. Quand elle revient à la maison quelques heures plus tard, vers minuit, son parrain Dan et ce grand type sont toujours là, verre en main, en compagnie de sa mère. Ils sont très gais, ils boivent et écoutent de la musique. L’étranger se lève et invite la jeune fille à danser. Il la prend dans ses bras. Il la serre fort et, tout en dansant, il lui dit tendrement « *I love you* ». À partir de cet instant, la jeune fille qui fait du grec et du latin et prépare son bac, et l’homme plus âgé qui vient la chercher à la sortie du lycée ne vont plus se quitter. Avec Marianne, « compagne d’âme », pour reprendre l’expression d’Emmett Williams, ça ne va pas durer à nouveau trois ans, comme les deux précédents couples de Robert, ça va durer toute la vie. Un amour à deux qui deviendra un amour à trois à la naissance de Marcelle, quatre ans plus tard, et qui sera toujours un amour avec « beaucoup de vrais amis ».

Du coup, au lieu d’un mois comme prévu, Robert Filliou reste un an au

Danemark. Au début, Dan avait prêté à Robert son atelier qui se trouvait au rez-de-chaussée d’un immeuble, avec des baies vitrées par lesquelles on sortait directement sur la plage, au bord de la mer. Robert écrit du théâtre. Il avait déjà écrit deux pièces en Espagne, *Peter wept* et *A Classical Play* à partir du thème d’Œdipe-roi. Il écrit en 1958 dans l’atelier de Dan Fischer *L’anniversaire de la mouette*, qui raconte la soirée d’anniversaire d’un peintre qui n’est autre que Dan lui-même.

L’histoire est la suivante : un homme installe la table pour plusieurs personnes. Il attend des invités. Le temps passe. Au bout d’une heure ou deux de représentation – la pièce est censée durer plus de quatre heures, le temps réel de l’action vécue – l’homme finit par comprendre que personne ne viendra. Il boit de plus en plus, entre dans une colère épouvantable et se met à tout casser dans son atelier. Il réduit tout en miettes. Une fois calmé, il récupère en sifflotant un grand morceau de papier dessin dans un coin. Il le fixe au mur. Toujours sifflotant, au fusain, il dessine une mouette.

Au bout d’un an, Robert et Marianne quittent le Danemark et se rendent en Angleterre pour voir Bruce et tenter d’éclaircir la situation avec Joan.

Durant l’automne 1958, ils louent une chambre à Londres, sur Edgware Road, un quartier pauvre et terrible. Robert n’a plus un sou. Une fois le loyer hebdomadaire payé, il leur reste deux shillings par jour pour vivre : assez pour des *fish’n’chips* et un sandwich occasionnel que Marianne prend dans le café de Soho où elle trime dur. Robert raconte que par une nuit pluvieuse et lugubre, alors qu’il pissait dans les toilettes de la station de métro Edgware Road, entouré de clochards, d’ivrognes et autres oiseaux de nuit, il éprouva une soudaine bouffée de joie en réalisant à quel point il ressemblait à ses compagnons. « *J’étais un zéro, rien d’autre qu’un zéro, pissant avec l’application simpliste d’un chien.* »

N’être rien. On peut penser à Fernando Pessoa qui écrivait : « *Je ne suis rien.* » Ce « rien » n’est pas seulement une parole du saint homme Job, mais un rappel de ce *nada* ibérique qui est au principe de l’être et à sa terminaison. Et Pessoa d’affirmer aussitôt : « *Je porte en moi tous les rêves du monde.* »

Certains de ses amis ont parlé de Robert Filliou en ces termes : « complexe du clochard », « masochisme », « psychologie de l’échec ». En évoquant son nom de Résistance, j’utiliserais aussi l’expression : « complexe de Job ». Pendant toutes ces années où il a connu le manque

d'argent et la précarité, il a revendiqué « la riche poésie de la pauvreté » avec un certain romantisme libertaire. Etre « un zéro, rien d'autre qu'un zéro ». Ne rien posséder, n'être soumis à personne, et porter en soi tous les rêves du monde. Filliou cite Albert Camus : « *Quand on est pauvre, chaque chose retrouve sa juste valeur.* »

Après ce bref séjour en Angleterre, Robert et Marianne retournent au Danemark. Il écrit *C'est l'ange*, en 1959, une pièce de théâtre où, à tout ce qu'il raconte de sa vie, de ses pensées, de ses espoirs, de ses inquiétudes, un homme reçoit toujours la même réponse : « *C'est l'ange.* » Cette réponse identique lui est faite par plusieurs personnages qui écoutent son monologue, sa femme, un voisin, un collègue de travail ou un enfant. « *C'est l'ange* » résonne comme une incontournable vérité, une évidence métaphysique, énigmatique, simple et totale.

Le couple vit dans une chambre, à Tårbaek, petit village de pêcheurs, proche de Copenhague. Les réserves de Robert sont épuisées, il n'a vraiment plus un sou. Marianne travaille dans la lingerie d'un hôpital pour qu'il puisse écrire. Elle part très tôt le matin. Robert ne quitte pour ainsi dire pas sa machine à écrire. Quand elle revient le soir, il a parfois écrit une pièce entière. Ils parlent ensemble pendant des heures, en anglais, et quand Marianne ne trouve pas ses mots ou ne comprend pas quelque chose, elle a recours au latin qu'elle étudiait au lycée. Elle ne parle pas le français et elle pense que le latin s'en rapproche. Robert est très séduit par cette manière de communiquer. La jeune femme a abandonné ses études pour vivre avec lui. Elle a passé son bac avec succès à la fin de l'année scolaire et il était prévu qu'elle aille à l'université. Elle a renoncé à une bourse à laquelle elle avait droit en tant que fille d'un des chefs de la Résistance danoise mort en camp de concentration.

Jörgen Staffeldt est une figure héroïque. Il a été arrêté dans l'arrière-boutique de son frère qui tenait une des principales librairies de Copenhague, lieu de discussions et de rendez-vous des intellectuels et de ceux qui refusaient l'occupation allemande. Jörgen Staffeldt dirigeait les éditions Samlerens Forlag qui publiaient des ouvrages illégaux, interdits et clandestins. À peine âgée de trois ans, Marianne a assisté, sa petite main serrant de toutes ses forces celle de sa mère, à la perquisition de la maison par les Allemands. Bruits. Cris. Brutalités. Peur. Et maintenant elle aime un homme qui a lui-même combattu et aurait pu connaître le même sort que son père. Robert ne profitera d'ailleurs jamais de tous les droits

que son statut d'ancien combattant de la Résistance aurait pu lui valoir, et en particulier d'une aide concernant l'éducation de leur fille Marcelle en tant que pupille de la Nation. Il ignorait même que cela existait. Et, de toute façon, il aurait refusé d'en bénéficier, au nom de ses convictions pacifistes, comme il a plus tard refusé la Légion d'honneur.